

Etienne klein

Le temps semble être devenu la grande affaire des temps présents. On lui consacre d'innombrables colloques où le pauvre est mis à toutes les sauces: il y aurait le temps de ceci, le temps de cela, ceci et cela pouvant désigner mille choses différentes. Il faut dire que la polysémie du mot temps est devenue si fulgurante qu'on ne sait jamais trop bien de quoi on parle lorsqu'on parle du temps. Il peut s'agir de la succession, de la simultanéité, de la durée, du changement, du devenir, de l'urgence, de l'attente, de l'usure, de la vitesse, du vieillissement, des révolutions géologiques qui finissent par affecter nos visages, et même de l'argent ou de la mort... Cela ne fait-il pas beaucoup trop pour un seul mot ? Il faudrait faire un peu de ménage, de décrassage sémantique, ou, plus précisément, procéder à ce que Paul Valéry appelait un "nettoyage de la situation verbale".

D'autant que -fait étrange- ce mot temps, qui est parfaitement clair quand on l'emploie dans le langage courant et qui ne donne lieu à aucune difficulté quand il est engagé dans le train rapide d'une phrase ordinaire, devient magiquement embarrassant dès qu'on le retire de la circulation pour l'examiner à part. Aussitôt qu'il est isolé des mots qui l'entourent, il se venge, se change en énigme, en abîme, en tourment de la pensée, devient l'objet d'un "affreux désir philosophique"...

Cela montre que nous ne savons pas du tout ce qu'est le temps lorsqu'il est considéré pour lui-même. Mais que dès qu'on insère le mot temps dans une phrase sans s'appesantir sur lui, alors -miracle- ça glisse tout seul et tout devient clair... En somme, si nous parvenons à nous comprendre quand nous parlons du temps, ce n'est peut-être que grâce à la vitesse de notre passage par les mots (est-ce la raison pour laquelle on parle de langage "courant"?).

Prenons un exemple. Aujourd'hui, constatant que nos agendas sont sursaturés et que nous sommes ultra-pressés (le mathématicien Gilles Châtelet avait une belle expression pour dire cela : il disait que nous étions devenus des Cyber-Gédéon ou des Turbo-Bécassine...), bref, constatant que tout fonce, à commencer par nous-mêmes, nous nous exclamons: "le temps passe de plus en plus vite !". Comme si la dynamique du temps épousait celle de nos trépidations, et surtout comme si le temps pouvait se voir doter d'une vitesse et même d'une accélération. Une vitesse exprime la façon dont une certaine grandeur varie au cours du temps. Par exemple, la vitesse d'une voiture est égale à son déplacement dans l'espace rapporté à la durée de ce déplacement. Mais alors, la vitesse du temps, comment pourrait-on la définir ? Il faudrait pouvoir exprimer de combien le cours du temps se décale par rapport au cours du temps, c'est-à-dire par rapport à lui-même. La vitesse ne pourrait donc se dire que par une tautologie, en disant par exemple que le temps a une vitesse telle qu'il avance de vingt-quatre heures... toutes les vingt-quatre heures. Et nous serions bien avancés!

Le succès de cette expression "le temps s'accélère" est révélateur: il en dit long, non pas sur notre époque elle-même, mais sur le rapport que nous entretenons avec elle. Proclamer, simplement parce que le rythme des événements s'accroît, que c'est la vitesse même du temps qui augmente, c'est fabriquer un raccourci trompeur mais très efficace qui déforme insidieusement le rapport psychique que nous avons avec le présent. Nous nous sentons constamment en retard par rapport à je ne sais quel rythme propre qu'aurait le monde contemporain.

En réalité, nous sommes moins les victimes d'une prétendue accélération du temps que de la superposition de présents multiples qui entrent en conflit mutuel : en même temps que nous travaillons, nous répondons aux sollicitations de notre téléphone portable ou de notre ordinateur et écoutons la radio. Parfois, cette juxtaposition de stimuli nous excite (elle crée

une sensation de tourbillon existentiel), parfois, elle nous stresse, voire nous brûle. Mais il ne faut pas oublier que tout le monde ne court pas au même rythme. Tandis que certains se consomment littéralement, d'autres s'ennuient à mourir ou bien trouvent le temps de regarder la télévision cinq heures par jour. Toutes les existences ne trépident pas ni n'ont la même allure. En matière d'intensité existentielle, on est très loin de l'égalité.

Ce qui se passe, c'est que les temps propres des individus se sont désynchronisés. En théorie de la relativité, le décalage des horloges résulte de leur mouvement relatif dans l'espace. Mais en l'occurrence, ce ne sont pas nos déplacements respectifs qui désaccordent nos horloges individuelles. Nous sommes tous au même endroit, mais nous n'habitons pas le même présent, nous ne sommes pas vraiment ensemble, n'avons pas le même rapport à ce qui se passe et ne faisons donc pas "monde commun". Notre société abrite une entropie chrono-dispersive qui modifie l'intensité et la qualité de son lien social.

Du coup, chacun d'entre nous se prend régulièrement à rêver d'un monde atemporel où le jardin des êtres et des choses pourrait s'épanouir à l'abri des soubresauts du présent. Mais en pratique, comment faire? Le physicien Erwin Schrödinger expliquait que pour arrêter le temps, il suffit d'un baiser sincère: "Aimez une fille de tout votre cœur, écrit-il un jour, et embrassez-la sur la bouche : alors, le temps s'arrêtera et l'espace cessera d'exister [1]."

Chacun jugera, pour son propre compte (à condition que ce ne soit pas un compte tweeter) de l'efficacité de cette recette. En ce qui me concerne, je me demande si l'arrêt du temps ne serait pas une affaire diablement risquée : en effet, ce pourrait bien être l'arrêt du présent, donc la cessation de toute présence, donc la chute dans le néant. Ce qui ne serait pas très gentil pour la jeune la fille.